

MÉMOIRE ET HISTOIRE

UNE RELATION COMPLEXE AU CŒUR DU TRAVAIL DES HISTORIENS

Bonjour.

Aujourd'hui, je vais vous montrer en quoi la mémoire et l'histoire, qui parlent toutes les deux du passé, entretiennent une relation à la fois complémentaire... et conflictuelle.

Pour comprendre cela, je m'appuierai sur trois exemples : la Shoah, la guerre d'Algérie et le génocide des Tutsis au Rwanda.

Mémoire et Histoire sont deux notions différentes

La mémoire, d'abord, c'est une reconstruction personnelle et collective du passé. Elle est émotionnelle, subjective, influencée par les familles, la culture, les traumatismes. Et surtout... il n'y a pas une mémoire, mais des mémoires.

L'histoire, elle, se veut scientifique. L'historien vérifie, croise des sources, contextualise, critique les témoignages. Son objectif n'est pas de juger, mais de comprendre.

On pourrait croire que ces deux approches s'opposent... En réalité, elles s'influencent sans cesse.

Mémoire et histoire entretiennent une relation complémentaire... mais parfois conflictuelle

La mémoire apporte à l'historien des témoignages précieux. Mais elle peut aussi brouiller le regard : elle sélectionne, elle oublie, elle réécrit parfois. Et quand un État construit un 'roman national', il peut imposer une mémoire officielle qui n'est pas toujours fidèle aux faits.

C'est ce qu'on observe partout dans le monde : les mémoires peuvent s'opposer entre elles... ou s'opposer au travail des historiens.

Trois exemples concrets

Commençons par la Shoah

Après la Seconde Guerre mondiale, de nombreux survivants se sont tus. La mémoire était blessée, parfois étouffée. À partir des années 1960-70, leurs témoignages se multiplient. Ils deviennent essentiels pour comprendre l'horreur des camps, mais aussi pour lutter contre le négationnisme.

L'histoire, elle, a établi les faits : les mécanismes de la destruction, les responsabilités, l'ampleur du génocide.

Ici, la mémoire nourrit l'histoire... et l'histoire protège la mémoire.

Deuxième exemple : la guerre d'Algérie, une mémoire longtemps taboue

Sur la guerre d'Algérie, les mémoires s'affrontent : celle des jeunes soldats appelés à se battre, celle des harkis, celle des indépendantistes, celle des pieds-noirs.

Longtemps, en France, on parlait d'*événements* et non de *guerre*.

La mémoire officielle a occulté des violences pourtant massives. Ce n'est qu'avec les travaux des historiens et l'évolution de la société que la vérité historique s'impose progressivement.

Enfin, dernier exemple : le génocide des Tutsis au Rwanda

En 1994, le génocide des Tutsis laisse une société traumatisée.

La mémoire y est douloureuse. Elle est parfois instrumentalisée par le pouvoir.

L'histoire permet d'établir clairement les responsabilités, y compris internationales, et d'éviter la négation ou la minimisation.

Quel est donc le rôle des historiens face aux mémoires ?

Les historiens doivent rester indépendants. Ils ne doivent pas écrire pour faire plaisir aux mémoires, mais pour éclairer les faits.

C'est aussi pour cela que les lois mémorielles — comme la loi Gayssot de 1990 contre le négationnisme — créent parfois des débats dans le monde scientifique. Comment protéger les victimes, sans empêcher la recherche ?

Alors, mémoire ou histoire ?

Finalement, les deux sont nécessaires. La mémoire donne du sens, de l'émotion, des récits humains. L'histoire apporte de la méthode, du recul, et protège contre la manipulation.

Comprendre leur relation, c'est comprendre comment une société construit son rapport au passé... et donc son avenir.

Merci pour votre écoute